

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard ATHANASIADES

Poésie et prière : La Pâques de Bernanos

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1988, tome 84, p. 25-26

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Poésie et Prière :

La Pâque de Bernanos

Avant l'aube pascale, il y a la nuit, avant l'ultime apaisement, il y a la dure agonie. Ce passage des ténèbres à la lumière, situé au centre même de la liturgie, se retrouve tout entier dans l'œuvre de Bernanos et plus particulièrement dans une page essentielle de *La Joie*, roman publié en 1929. Jeudi saint, Vendredi saint, matin de Pâques, trois temps d'un Mystère toujours recommencé.

C'est sur la trahison qu'il pleure, c'est l'exécrable idée de la trahison qu'il essaie vainement de rejeter hors de lui, goutte à goutte, avec la sueur de sang... Il a aimé comme un homme, humainement, l'humble hoirie de l'homme, son pauvre foyer, sa table, son pain et son vin — les routes grises, dorées par l'averse, les villages avec leurs fumées, les petites maisons dans les haies d'épines, la paix du soir qui tombe, et les enfants jouant sur le seuil. Il a aimé tout cela humainement, à la manière d'un homme, mais comme aucun homme ne l'avait jamais aimé, ne l'aimerait jamais. Si purement, si étroitement, avec ce cœur qu'il avait fait pour cela, de ses propres mains. Et la veille, tandis que les derniers disciples discutaient entre eux l'étape du lendemain, le gîte et les vivres, ainsi que font les soldats avant une marche de nuit, criant fort, exprès, de leurs grasses voix paysannes en se donnant des claques sur l'épaule selon l'usage des bouviers et des maquignons, Lui, cependant, bénissait les prémices de sa prochaine agonie, ainsi qu'il avait béni le jour même la vigne et le froment, consacrant pour les siens, pour la douloureuse espèce, son œuvre, le Corps sacré. Il l'offrit à tous les hommes. Il releva vers eux de ses mains saintes et vénérables, par-dessus la large terre endormie, dont Il avait tant aimé les saisons. Il l'offrit une fois, une fois pour toutes, encore dans l'éclat et la force de sa jeunesse, avant de le livrer à la Peur, de le laisser face à face avec la hideuse Peur, cette interminable nuit, jusqu'à la rémission du matin.

Plusieurs moments dans ce texte, comme les stations d'un douloureux chemin où se rencontrent la trahison et l'amour, l'offrande du sacrifice et la peur de l'abandon.

Drame inacceptable et incompréhensible de l'homme qui dit non à celui qui a tout donné. Avec une insistante simplicité, si proche de celle de Péguy, Bernanos redit l'amour du Christ pour l'homme, pour ses travaux et ses jours ; Lui, l'Homme parmi les hommes, Il a parcouru la terre humaine, Il a aimé sa vie humaine. Images d'émouvante tendresse, de poésie et de parfaite vérité : la route, la haie, le village, les enfants, le pain et le vin.

Mais les hommes n'ont pas voulu de Lui. C'est alors qu'il s'est offert. Avec l'humble fidélité de l'artiste qui est aussi celle du croyant, Bernanos reprend les paroles mêmes et les gestes du sacrifice d'un jour unique entre tous et qui deviendra le sacrifice de toujours. Ultime dépossession qui laisse le cœur désemparé. « Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit », avait déjà écrit Pascal.

Dans l'œuvre bernanosienne, en deçà et au-delà de ce roman, d'autres êtres ont jeté les mêmes appels montant des ténèbres et ont côtoyé vertigineusement les abîmes désespérés avant d'atteindre « une aube fraîche et profonde » et de pouvoir enfin dire : « Tout est grâce », comme une dernière acceptation, celle du pauvre curé d'Ambricourt.

Bernard Athanasiadès